Norman Clermont

Anthropologie, retraité de l'enseignement, Université de Montréal

(1999)

“Archéologie. La préhistoire québécoise”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Norman Clermont
Professeur retraité de l'enseignement, département
d'anthropologie, Université de Montréal

"Archéologie. La préhistoire québécoise"

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Lahaise, **Québec 2000. Multiples visages d'une culture**, pp. 57-75. Montréal: Les Éditions Hurtubise HMH, ltée, 1999, 462 pp. Collection: Les Cahiers du Québec.

[Autorisation formelle de diffuser ce texte accordée, le 20 septembre 2005, par M. Norman Clermont, par l'intermédiaire de Mme Diane Keating, secrétariat, Département d'anthropologie, Université de Montréal.]

Courriel diane.keating@umontreal.ca

Technicienne en coordination du travail de bureau,
Département d'anthropologie, Université de Montréal.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 24 juillet 2006 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec.

Norman Clermont

Professeur retraité de l’enseignement,
département d’anthropologie, Université de Montréal

“Archéologie. La préhistoire québécoise”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Lahaise, **Québec 2000. Multiples visages d'une culture**, pp. 57-75. Montréal: Les Éditions Hurtubise HMH, ltée, 1999, 462 pp. Collection: Les Cahiers du Québec.

Table des matières

[Introduction](#)

[Les progrès d'une discipline](#)

[Il ne faut pas applaudir trop vite](#)

[L'actualité](#)

[Prospectives](#)

[Derniers mots](#)

[Autres préoccupations](#)

[Chronologie](#). Esquisse des principaux chapitres de la préhistoire du Québec.

[Bibliographie](#)

« [Les Indiens sont encore dans notre quotidien : tous ces toponymes sont amérindiens.](#) »

Norman Clermont
Professeur retraité de l'enseignement, département d'anthropologie,
Université de Montréal

“Archéologie. La préhistoire québécoise”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Robert Lahaise, **Québec 2000. Multiples visages d'une culture**, pp. 57-75. Montréal: Les Éditions Hurtubise HMH, ltée, 1999, 462 pp. Collection: Les Cahiers du Québec.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Le monde amérindien est d'abord un monde vivant. Comme le monde européen, asiatique ou africain. Et comme tous les mondes vivants, c'est un objet multiforme, multidimensionnel, dynamique et changeant. C'est surtout un monde vécu. Avec ses tensions, ses contradictions, ses articulations et ses intérêts. Il a lui aussi une activité politique intense, une réalité sociologique, économique et idéologique, une vie religieuse et intellectuelle. Il a ses radios et ses journaux, ses écoles et ses cliniques. Ses sages et ses rebelles. Ses artistes.

C'est un monde à la fois pluriel et singulier, découpé culturellement et linguistiquement, avec des préoccupations locales, des réclamations régionales, des solidarités nationales et internationales.

En 1492, il occupait à lui seul 28% de la surface continentale de cette planète mais c'était un monde insoupçonné. Colomb lui-même crut n'avoir découvert qu'une route nouvelle menant à l'Orient déjà raconté. En moins d'une génération, on se rendit compte cependant qu'il s'agissait en fait d'un espace inédit, beaucoup plus grand que l'Europe et situé complètement en dehors de la mémoire collective.

C'était aussi un continent déjà occupé où l'on rencontrait des rois, de l'or, des villes et des grandes plantations. En dehors des centres d'intense agitation, il y avait également des campagnes irriguées, des champs essartés et des forêts habitées par des groupes de chasseurs culturellement contrastés, parlant des langues mutuellement inintelligibles, priant des dieux différents.

Intellectuellement, l'Amérique défiait les connaissances traditionnelles et soulevait le problème de ses origines. Les populations locales parlaient souvent d'une autochtonie littérale, inacceptable pour ceux qui étaient convaincus que toute l'humanité avait été contenue dans les lombes d'Adam, persuadés aussi que nous étions les petits-enfants de Noé. À ce moment-là, le concept de préhistoire n'existait pas encore. On fit alors intervenir des tribus perdues, des fuites migratoires, des refoulements ethniques, des aventuriers téméraires et, sur la base de quelques ressemblances générales, on crut pouvoir déceler des courants hébreux, atlantidiens, scythes, phéniciens, frisons, carthaginois, grecs, tartares ou scandinaves... (Charlevoix, 1744).

Plus on devenait familier avec l'Amérique, plus ces spéculations s'avéraient chronologiquement, biologiquement, culturellement, linguistiquement et historiquement invraisemblables. Le mystère des origines semblait insoluble mais on ne soupçonnait pas que ce qui était en cause était notre propre mythologie et le carcan du calendrier génésiacque beaucoup trop court, beaucoup trop contraignant. Dans ce dernier cadre, l'Amérique était effectivement une impossibilité, même en invoquant un corridor nord-ouest comme certains le firent dès le XVI^e siècle (Jose de Acosta). Il y avait trop de monde, trop de diversité.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on abattit définitivement cet obstacle majeur et qu'on ouvrit alors le temps sur une profondeur illimitée en

établissant, par-delà les premières écritures, l'existence de longs chapitres antérieurs à l'histoire classique. Acceptés désormais comme une évidence, ces temps révolus définirent alors le champ d'une nouvelle discipline, celle de l'archéologie préhistorique.

Cette définition restait néanmoins ambiguë. En effet, si les textes écrits fixaient une frontière commode entre une discipline axée sur l'information écrite et une discipline axée sur l'information codée dans la seule culture matérielle fossilisée, l'observation montrait que l'écriture n'était pas un trait culturel universel et plusieurs populations n'apparaissaient dans les documents écrits qu'à une période très récente. C'était en particulier le cas pour la plupart des groupes de l'Amérique. Leur histoire commençait-elle alors avec leur première mention par des observateurs scribeurs et devrait-on conclure qu'ils n'avaient pas eu d'histoire avant cette inscription ?

La difficulté paraît purement académique, presque scolastique, mais elle ne l'est pas. Elle pose des problèmes de méthodologie et de signification qui sont importants. N'avons-nous pas réagi avec vigueur, au XIX^e siècle, au rapport d'un jeune Anglais qui écrivait que nous étions « un peuple sans histoire » ? Or, tous les peuples d'Amérique, comme tous les peuples préhistoriques d'ailleurs, ont toujours eu une histoire.

Il est vrai que l'arrivée des Européens a eu, dans cette histoire, un impact considérable et qu'elle amorce incontestablement un chapitre spécial du développement culturel en Amérique, mais c'est aussi un chapitre inscrit dans la continuité. Il faut donc convenir que les mots ne sont jamais innocents. Néanmoins, par paresse épistémologique et sans souci de contradiction, nous acceptons ici de définir la préhistoire québécoise comme l'étude de l'histoire des groupes autochtones qui se partageaient le Québec avant l'arrivée de nos ancêtres européens.

Les progrès d'une discipline

[Retour à la table des matières](#)

L'archéologie préhistorique est chargée à la fois de colliger des faits se rapportant à cette période, de les articuler chronologiquement, de les traduire ethnographiquement, de les conjuguer contextuellement et de les comprendre dans toutes leurs dimensions.

Comme telle, c'est un phénomène récent au Québec. Elle n'a pas cinquante ans. Son développement tardif paraît énigmatique. En fait, pour qu'elle apparaisse, se développe et mûrisse, elle devait d'abord imposer son sujet d'étude comme un thème rassembleur d'intérêt collectif. Or, jusqu'à une période récente, les autochtones ne faisaient pas encore partie des préoccupations intellectuelles des néo-Québécois. Ils étaient à l'extérieur du « nous », en dehors du théâtre éclairé de l'agitation sociale. Ils vivaient loin et n'occupaient dans la mémoire qu'un espace moralement déviant entre la violence sanguinaire des mangeurs de Brébeuf et la liberté débridée des enfants des bois. On avait appris sur nos bancs d'école qu'ils avaient souvent été rebelles à la foi, à la loi, à la discipline, qu'ils avaient menacé les élans de la Nouvelle-France, et généralement refusé la civilisation. On se contentait paresseusement de savoir que, drogués par l'alcool, ils avaient été pris en charge par les missionnaires et qu'ils pouvaient survivre avec l'aide de l'État et des traiteurs de fourrures. Il ne pouvait y avoir de préhistoire québécoise sans l'éclatement de ces clichés et sans un renouvellement des représentations traditionnelles.

De plus, pour qu'un nouvel intérêt s'implante et se traduise par une professionnalisation des chercheurs, il fallait que se développent une idéologie de la curiosité, une valorisation de l'enquête scientifique, un support institutionnel adéquat et, dans une société catholique comme la nôtre, un affranchissement intellectuel audacieux. Or, politiquement, scientifiquement, religieusement, universitairement, le milieu francophone québécois n'était guère préparé à faire confiance à de tels

chercheurs ou à réaliser une telle ouverture. Il n'y eut surtout alors que des exceptions.

Il fallut attendre le climat de la Révolution tranquille pour que tout devienne possible. Ce climat, extrêmement contagieux, était celui d'un défi ouvert contre l'autorité, les vérités enseignées, le système, l'idéologie de la docilité. Refus global mais aussi volonté d'observer, d'expérimenter, de reconstruire, de chercher de nouvelles représentations de la réalité. C'est au milieu de ces élans, entre 1955 et 1965, que l'archéologie préhistorique impose sa légitimité et amorce sa continuité. C'est à ce moment que l'univers des Amérindiens québécois devient l'objet d'une redéfinition, d'une enquête sur sa vérité, sur sa normalité, sur son histoire.

Dès 1943, Ringuet, étouffant dans les emblavures, avait dessiné publiquement les marges élargies d'une nouvelle appartenance en écrivant *Un monde était leur empire*. Trois ans plus tard Léo-Paul Desrosiers se mit à réécrire complètement le dossier des relations franco-iroquoises en publiant son *Iroquoisie* (1946) et Jacques Rousseau, qui avait décidé d'aller rencontrer les Algonquiens chez eux à partir de 1943, ne cessera d'abattre les clichés à leur sujet. On se mit aussi à découvrir une bibliographie anglophone jusqu'alors ignorée (Dawson, Lighthall, Speck, Wintemberg, Davidson, Strong, Rogers, Taylor, Burger...). Il devenait évident que le dossier devait être revu. Plusieurs fils un peu dé cousus se rassemblaient enfin en faisceau dans la décennie 50, éveillant de nouvelles curiosités, exigeant de nouveaux prospecteurs, appelant des initiations sérieuses et des audaces créatrices. Une telle conjoncture avait également existé à la fin du XIX^e siècle mais elle était prématurée. La pâte n'avait pas levé. Cette fois, le contexte était plus favorable. Les efforts de Michel Gaumond, Gérin-Lajoie, René Levesque, Gilles Boulet, René Ribes, l'abbé Provost, Thérèse Belleau et quelques autres se conjuguèrent naturellement et, avec la création par Guy Dubreuil du département d'anthropologie de l'Université de Montréal (1961), la préhistoire fit son entrée officielle dans les institutions académiques. La même année, la complicité politique du gouvernement était acquise avec la fondation d'un Service d'archéologie au ministère des Affaires culturelles.

Les années 60 furent des années d'enthousiasme, d'apprentissage, de découvertes. C'est la décennie au cours de laquelle l'ethnographie et l'archéologie amérindianistes québécoises plantèrent leurs racines, exposant les premiers résultats de leurs efforts, créant les conditions favorables à la composition d'une première revue significative : *Recherches amérindiennes au Québec* (1971)

Rappelons que c'est au cours de cette période que Clyde Kennedy découvrit les sites de l'île Morrison et de l'île-aux-Allumettes, que Gordon Lowther revisita ceux de la région de Tadoussac, que René Ribes fouilla avec une intensité incroyable dans la région trifluvienne, que René Levesque publia le résultat de ses recherches à Batiscan, en Estrie et ailleurs, que la SAPQ (Société d'archéologie préhistorique du Québec) présenta ses rapports préliminaires sur la Pointe-du-Buisson, La Martre et Mandeville, que le site de Lanoraie fut réouvert, qu'on découvrit la sépulture préhistorique de Sillery, que Roger Marois était à Coteau-du-Lac, James Pendergast en Haute-Montérégie. Ce fut la décennie des premières sociétés régionales d'archéologie, de la création du premier musée d'archéologie préhistorique au Québec (Trois-Rivières), des *Cahiers d'Archéologie québécoise*, des premières maîtrises universitaires, des premières subventions de recherche...

Par la suite, la croissance a été fulgurante (Clermont, 1987 ; Martijn, 1998) et pendant trente ans les efforts collectifs ont permis d'enrichir considérablement le dossier des vieux chapitres de l'histoire amérindienne. Au cours de ces années productives, la préhistoire québécoise est devenue un exercice de révélation de l'ancienneté et de la complexité de l'univers culturel ancien des autochtones. Elle a développé un inventaire précieux et une archéothèque centrale permettant de conserver les archives exhumées. Elle a multiplié les interventions à la grandeur du territoire et élargi ses complicités positives avec plusieurs autres disciplines. Ses analyses sont devenues plus fouillées. Son importance patrimoniale a été reconnue dans plusieurs législations, favorisant la mise sur pied de compagnies privées d'archéologues consultants et l'engagement de professionnels dans les ministères, les compagnies publiques, les municipalités, les groupes autochtones, les collèges et les centres de mise en valeur.

La création de programmes de formation plus spécifiques, de chantiers-écoles, et l'élaboration de projets de recherche intensifs ont vite permis d'atteindre les standards internationaux et d'être écoutés attentivement dans les colloques nationaux, canadiens et américains. Les 2000 titres de publications professionnelles (Corbeil, 1997) et les pleines étagères de rapports non publiés constituent une réussite indéniable. Personne ne s'est assis sur ses lauriers mais personne n'est encore satisfait. C'est la meilleure garantie du dynamisme de notre métier et de la vivacité de nos efforts.

Il ne faut pas applaudir trop vite

[Retour à la table des matières](#)

Malgré son intensité, son efficacité et sa productivité, l'archéologie préhistorique québécoise est encore loin d'avoir réalisé son programme et d'avoir complété ses enquêtes.

Elle doit d'abord faire face à une tâche débordante. En effet le territoire québécois, à l'exclusion du Labrador, est plus vaste que le Portugal, l'Espagne, la France et l'Italie réunis. Il comprend à la fois des espaces de toundra et de taïga, des pessières denses, des sapinières étendues et des érablières nuancées. Or, tout ce territoire a été parcouru, exploité et occupé aux temps de la préhistoire. Pendant des millénaires. L'œil attentif trouve partout des lieux de halte et de campement. Il existe aussi des lignes de portage, des cimetières, des ateliers, des villages, des parois ornées, des dépotoirs, etc. Pour l'instant, toute cette variabilité quotidienne n'a été qu'échantillonnée et sa cohérence ethnographique, dans le temps comme dans l'espace, ne peut encore être qu'esquissée.

Compte tenu des retards accumulés, du petit nombre de chercheurs actifs à temps plein, des périodes d'austérité budgétaire et de la lenteur des analyses archéologiques, les résultats déjà acquis peuvent sembler spectaculaires. Ils ne le sont pas. En effet, il ne suffit pas d'avoir des

données. Encore faut-il qu'elles soient significatives et représentatives. Quand on veut documenter 8000 ans d'histoire sur un territoire aussi vaste que celui qui nous préoccupe, il faut en effet une somme d'information considérable, variée, complémentaire, couvrant non seulement les divers aspects de la vie quotidienne mais aussi les contextes physiques, sociaux et culturels de cette activité. Il faut comprendre les systèmes adaptatifs et leur dynamisme, les personnalités régionales et les réseaux dans lesquels elles s'articulent. Il faut non seulement suivre les premières lignes de peuplement et les buissonnements qui en émergent mais aussi les articulations écologiques, les osmose, les transformations, etc.

En fait, les préhistoriens souhaitent, comme les historiens, comme les ethnographes, voir le passé comme un présent et comme une actualité en devenir. Nous n'en sommes pas là. Nous n'avons pas l'information suffisante pour le faire et il faudra encore de nombreuses recherches avant de pouvoir proposer autre chose que des esquisses générales. Notre échantillonnage est encore superficiel.

Disons aussi que si notre banque actuelle de sites préhistoriques est quantitativement imposante, elle correspond surtout à une série de points géographiques où on sait qu'il y a de l'information mais tous ces sites dont pas été fouillés, et ceux qui l'ont été n'ont pas tous été analysés. En effet, une partie importante des énergies archéologiques est occupée par une archéologie de sauvetage, à la fois préventive (études de potentiel) et appliquée (prélèvement de données menacées) mais peu appuyée par des programmes d'analyse. C'est une archéologie productive en archives inédites mais les stocks accumulés, présentés dans les rapports, restent sous-utilisés. La recherche académique est impuissante à suivre le pas. Elle a ses propres impératifs, ses interrogations, ses sites, et son effectif est extrêmement limité. En somme, débordée par l'immensité du territoire et par les exigences d'un échantillonnage de qualité, l'archéologie préhistorique québécoise est également débordée par l'information qu'elle accumule.

Ce n'est pas tout. On pourrait croire en effet que nos efforts de recherche seraient mieux appuyés si nos interventions révélaient des civilisations spectaculaires, si les autochtones de notre territoire avaient construit des temples, des pyramides, des obélisques sculptés,

des masques en or, des tombes princières, des poteries figuratives ou des grottes ornées de motifs polychromes. Ils ne l'ont pas fait. Ils ont laissé derrière eux que des miettes d'un quotidien apparemment banal, difficiles à muséographier, autour desquelles il est difficile de créer des programmes sérieux d'engouement touristique. Certes il n'y a pas que les civilisations exhibitionnistes qui produisent de la satisfaction de vivre mais, dans les sociétés qui valorisent les excitations, les surprises, l'émulation et les effets spéciaux, l'intérêt pour les civilisations modestes n'est pas spontané, surtout quand ces civilisations ne sont pas en continuité généalogique avec les élans marqueurs de ce qu'on appelle la modernité. Il faut alors une initiation préalable pour les comprendre adéquatement et pour mousser une solidarité élargie. Malheureusement, cette initiation n'existe guère et l'enthousiasme de la Révolution tranquille ne s'est pas traduit dans une philosophie d'ouverture culturelle allant bien au-delà de la simple acceptation de la différence.

On pourrait encore ajouter que, dans l'état actuel des connaissances acquises, il est souvent difficile de dépasser le niveau des anecdotes ethnographiques et de leur articulation dans une séquence plus ou moins détaillée.

Jusque vers l'an 1000 de notre ère, tous les groupes amérindiens du Québec ont été nomades. Il n'existait pas de véritables villages. On se servait au buffet de la nature en suivant les pics d'abondance et en saisissant les opportunités. Ce n'était pas du tout une vie livrée au hasard et les groupes sociaux avaient élaboré des formules adaptatives efficaces pour réussir leurs relations avec la nature, la culture et la sur-nature. La population était cependant faible, disséminée, voyageuse. Les organisations étaient souples, les contacts fréquents. Les points de halte étaient nombreux, mais souvent éphémères. Pour ces raisons, reconstituer l'histoire de tels groupes est un véritable défi. En effet, les territoires de ces nomades sont souvent immenses et pas toujours exclusifs. Leur mobilité fait en sorte que chaque site n'exprime localement qu'une fraction de leur routine adaptative annuelle et les contacts ont souvent émoussé les distinctions culturelles entre groupes voisins. Par ailleurs, considérant que la colonisation du Québec remonte à plus de 8000 ans, il devient évident que nous n'avons pas encore en main

l'information suffisante pour dépasser les esquisses générales de cette très longue histoire.

Ce qui est commencé est donc encore très inachevé. Néanmoins, comme toutes les sciences gourmandes et ambitieuses, l'archéologie préhistorique québécoise actuelle ne cesse d'ouvrir de nouvelles enquêtes et de nouveaux champs d'expertise. C'est une archéologie interrogative, parfois audacieuse, parfois prudente, mais qui a des choses à proposer malgré le peu qu'elle sait. Comme le disait T.H. Huxley au siècle dernier, si nous ne débordons pas les faits, nous risquons de ne jamais les atteindre.

L'actualité

[Retour à la table des matières](#)

Au temps de Jacques Cartier, on pouvait distinguer trois grandes provinces culturelles amérindiennes au Québec. Il y avait les Inuits, maîtres de la toundra et des courants froids, les groupes algonquiens qui se partageaient la forêt boréale, et les Iroquoiens, principalement installés le long de l'axe laurentien. Ces populations appartenaient à des univers différents et à des réseaux qui transgressaient considérablement les frontières politiques actuelles du Québec. Pour cette raison, une bonne compréhension de leur histoire exige une attention comparative élargie et des enquêtes concertées avec les chercheurs des provinces voisines et des états américains contigus. Cette articulation transrégionale est importante et, sans elle, il est impossible d'aborder efficacement des problèmes d'origine, de différenciation, d'évolution culturelle, d'échanges, d'identité, d'originalité relative, etc. En ce sens, la préhistoire du Québec s'inscrit naturellement dans un cadre très élargi de programmes disciplinaires, exigeant des contextualisations, des synthèses et des débats ouverts, ainsi qu'une participation active aux réflexions collectives. De tels dialogues n'ont cessé de se multiplier avec les années et leur pertinence est évidente même si notre décision réfléchie de créer un mouvement scientifique essentiellement francophone a pu, parfois, être un handicap à la diffusion de nos idées.

En fait, il était important pour nous de participer à la création d'une communauté provinciale de chercheurs et à l'élaboration d'une banque provinciale importante de données et de publications. Il fallait susciter un dynamisme interne et une complicité concertative productive favorisant la définition d'un programme thématique d'enquêtes. On sait désormais que la « communauté préhistorienne québécoise » a des choses significatives à dire sur le processus de sédentarisation, sur le développement de l'agriculture ou la paléodémographie des Iroquoiens, sur le dynamisme culturel des groupes du Bouclier, sur les problèmes de continuité et de rupture des populations arctiques, sur l'adaptation maritime, les peuplements paléoindiens, la technologie préhistorique du cuivre, le développement du complexe tabagique, l'art rupestre, etc.

Il est indiscutable que l'archéologie préhistorique québécoise est une archéologie active et compétente, écoutée et invitée. Encore loin d'être capable de produire une synthèse très convaincante sur l'aventure huit fois millénaire et historiquement complexe des premiers maîtres du territoire, elle peut néanmoins intervenir avec efficacité dans un grand nombre de dossiers ponctuels importants. Elle a développé des expertises particulières en zooarchéologie, en pétrographie, en archéométrie et des relations productives avec les géographes physiques, les géologues, les physiciens, etc.

Prospectives

[Retour à la table des matières](#)

Le développement de l'activité scientifique sur un territoire donné n'est pas seulement une question reposant sur des programmes de formation de qualité, sur des interrogations structurantes, des stratégies ingénieuses, une rigueur irréprochable, une imagination créatrice, un sens critique éveillé, un jugement constructif, etc. C'est aussi l'expression d'une complicité idéologique et sociale. C'est d'ailleurs en profitant d'une telle complicité que l'archéologie préhistorique québécoise est née et s'est implantée. Maintenant, elle existe. Elle est active,

organisée, productive mais, depuis la Révolution tranquille, les complicités ont été redéfinies. Elle le sont continuellement et rien West jamais acquis.

Même si on a assisté à l'élaboration et à la fermeture d'un vrai programme d'initiation à l'UQÀM, même si McGill n'a jamais créé un axe particulier d'attention en ce qui concerne l'archéologie préhistorique québécoise, même si Laval n'a jamais décidé d'établir et de développer une véritable expertise collégiale en ce domaine, même si Sherbrooke, Concordia, Lennoxville ont regardé passer la parade, la complicité académique avec l'Université de Montréal a toujours été très forte et on peut supposer qu'elle va continuer. Presque tous les chercheurs engagés activement en archéologie préhistorique québécoise en proviennent mais plusieurs ont également profité de la complicité des compagnies privées de consultants pour acquérir de l'expérience et réaliser des stages formateurs.

La complicité gouvernementale, acquise très tôt, a connu des hauts et des bas. Elle a joué un rôle déterminant dans l'élaboration de textes législatifs spécifiques, dans la création d'un inventaire centralisé et d'une consigne nationale extrêmement utile, dans la gestion des permis et des rapports, dans la promotion des enquêtes archéologiques au moment des grands projets et au sein du ministère de la Culture, des Transports et d'Hydro-Québec. Le gouvernement a également soutenu des projets de mise en valeur. On croyait que son appui était indéfectible et on espérait même qu'il se traduise un jour par la création d'un Institut de recherches en archéologie préhistorique québécoise mais, depuis quelques années, on assiste au contraire à un changement de priorités, au délestage de ses appuis, au non-renouvellement de ses professionnels. On s'inquiète des actions et des projets de ce partenaire essentiel.

Une troisième complicité importante est celle des Amérindiens qui ont appris l'archéologie au contact des chercheurs et qui ont toujours eu une attitude ambiguë en face de leurs recherches. Culturellement intéressés par leur histoire et par leur identification au territoire, ils ont toujours préféré le véhicule de la tradition orale à celui des vitrines et du discours archéologiques. À la fois tolérants et généreux, ils ont néanmoins accepté et observé le déroulement de ces enquêtes. Peu à

peu, ils y ont vu un certain intérêt et ont commencé à s'impliquer directement comme informateurs, comme gestionnaires de cette activité sur leur territoire et, récemment, comme acteurs participants. On peut espérer que cette implication s'intensifiera avec le temps et débouchera sur de nouvelles concertations productives.

Une quatrième complicité nécessaire à la promotion de l'archéologie préhistorique québécoise est celle que les préhistoriens eux-mêmes devront mieux établir avec le public. À l'exception du musée de Trois-Rivières, du Parc archéologique de Pointe-du-Buisson, du Centre Archéo-Topo de Grandes Bergeronnes, de quelques sections du musée de Pointe-à-Callière, du Musée McCord et du Musée canadien des Civilisations, les résultats de nos enquêtes ont été peu diffusés. Des collections comme *Mémoires Vives* ou *À fleur de siècles* n'ont pas survécu à la dernière période d'austérité budgétaire et si la publicité journalistique vient commenter, chaque été, certaines interventions en cours, il faut convenir que la communauté préhistorienne a été extrêmement paresseuse dans la diffusion populaire de ses résultats auprès des Amérindiens, auprès des autorités politiques, auprès des enseignants et auprès du public curieux. Dans ces conditions, il devient gênant de se plaindre du peu d'appui donné aux espoirs expansionnistes des chercheurs.

En somme, l'archéologie préhistorique québécoise a une très bonne réputation professionnelle mais sa croissance et le développement de l'attrait qu'elle pouvait exercer dans les milieux de la culture ne sont pas des phénomènes automatiques.

Derniers mots

[Retour à la table des matières](#)

Les Inuits, les Algonquiens et les Iroquoiens, qui se partageaient le territoire québécois au moment où les Européens ouvrirent les routes atlantiques, étaient eux-mêmes les produits d'une très longue histoire. On peut croire que leur distinction culturelle remonte à plus de 4000 ans mais leur affirmation respective, comme celle de toutes les trajec-

toires historiques, a été dynamique, conjoncturelle et sensible aux forces multiples qui affectent le bassin des ressources, celui des relations sociales et des valorisations culturelles. La préhistoire témoigne de ce dynamisme et nous assure qu'il s'inscrit dans la complexité.

Par ailleurs, ces quatre millénaires de coexistence ne représentent que la dernière moitié des temps préhistoriques, la plus visible et la mieux documentée. Cette période a été précédée d'au moins quatre autres millénaires au cours desquels les groupes ont dû s'ajuster à des décors mouvants, au soleil post-Pléistocène, à la fixation des réseaux hydrographiques, au caractère des nouveaux espaces exondés et aux multiples décisions d'installation régionale. On arrive à soupçonner la confluence de plusieurs courants migratoires arrivant de l'ouest, du sud et de la côte atlantique, mais les détails de leur conjugaison restent imprécis.

Beaucoup de travail nous attend donc encore et même si nous sommes, par rapport à notre territoire, à notre population, à nos structures et à l'appui de notre gouvernement, une des archéologies les plus démunies d'Amérique du Nord, nous espérons que notre acharnement à savoir et à comprendre se maintiendra.

Autres préoccupations

[Retour à la table des matières](#)

En ce qui concerne les groupes amérindiens plus récents, les observateurs ont écrit, depuis 500 ans, des milliers de pages à leur sujet. Pages de missionnaires, de commerçants, de voyageurs, de sportifs. Pages d'historiens de la culture, d'ethnographes, de biographes et de linguistes. Pages de médecins, de juristes, de politiciens et de journalistes. Pages de commissions spéciales et même d'esprits littéraires...

Ces groupes restent pourtant mal connus et leur dynamisme actuel surprend encore.

On a déjà souligné que c'est principalement avec l'éveil de la Révolution tranquille qu'on a commencé sérieusement à construire des représentations plus adéquates de la réalité amérindienne. Ici aussi, les efforts ont été importants mais les chercheurs ont toujours été peu nombreux et la tâche était également débordante.

C'est dans la décennie 60 qu'on enregistre le premier mouvement significatif des chercheurs québécois qui veulent voir et savoir directement ce qu'est le quotidien amérindien. Après les excursions de Jacques Rousseau et les enquêtes de Marius Barbeau, les nouveaux observateurs se dirigent vers le Labrador, l'Ungava, la Jamésie, la Côte-Nord, l'Outaouais, la Haute-Mauricie et le centre du Québec. Ils apprennent parfois la langue, enregistrent les traditions, décodent l'agitation locale, sondent les mémoires, tentent de comprendre les conjonctures et se rendent compte de l'ampleur et de la complexité des situations.

Il existe une cinquantaine de communautés différentes, chacune avec son contexte particulier et avec ses coutumes. Toutes sont impliquées dans des processus difficiles d'articulation et d'affirmation, et elles sont parfois déchirées dans leurs aspirations car elles ont les pieds sur un échiquier politique nouveau. Naguère isolées dans le cadre de vieilles politiques paternalistes, ces communautés sont maintenant confrontées à une réalité plus dérangement, à des interventions plus vives, à des gourmandises plus fortes, bientôt à des négociations rapides. Elles sont, elles aussi, en état de Révolution tranquille, dans des situations à la fois destructurantes et structurantes. L'univers amérindien se présente alors au pluriel et défie la synthèse. C'est la première constatation durable des observateurs de l'actualité amérindienne québécoise, des pourfendeurs de clichés, des chroniqueurs, des négociateurs, etc.

Ce dynamisme actuel n'est pas étranger à l'histoire des cinq siècles de cohabitation qui a marqué le devenir de ces populations. Or cette histoire récente est également très mal connue et va devenir l'objet d'une attention renouvelée à partir de la décennie 60. S'imposeront alors les recherches des ethnohistoriens qui, à la suite de Desrosiers, reprennent l'analyse des documents pour redéfinir l'état culturel des groupes amérindiens ayant vécu les premières générations de la pé-

riode du contact, et pour comprendre le dynamisme qui prévalait lors de cette première cohabitation. Il devient alors vite évident que les représentations traditionnelles sont pratiquement toutes à refaire, que la mémoire collective a tout déformé et que l'histoire elle-même devrait être réécrite. Il faut non seulement relire les textes classiques mais les interroger d'une nouvelle façon, les compléter avec des archives inédites, développer dans la mesure du possible une attitude de participation.

Parallèlement à ce mouvement ethnohistorique relativement fort, il devait aussi y avoir un mouvement d'enquête sur l'histoire encore plus récente, plus directement pertinent pour comprendre les situations actuelles (Beaulieu, 1997). Il fallait aussi comprendre les événements marquants du XVIIIe, du me et de la première moitié du XXe siècles. Certains de ces événements sont retenus ou représentés par les traditions locales mais il y a aussi une masse documentaire exceptionnelle, encore trop peu explorée par les chercheurs, sous la forme d'écrits missionnaires, de journaux de commerçants, de récits de voyageurs, d'enquêtes politiques, de correspondances archivées, etc. Des thèses récentes ont révélé les richesses insoupçonnées de ces fonds.

Pour l'instant, l'étude des cultures amérindiennes du Québec, pré-historiques, historiques ou actuelles, reste donc très lacunaire. Ce n'est pas du tout surprenant. En effet, les réalités sociales et culturelles sont partout très complexes et, quand elles se manifestent dans des circonstances mouvantes, il devient utopique de les réduire à de simples modèles de cohérence, de continuité et de changement. En d'autres termes, quarante années d'efforts soutenus par une communauté numériquement faible et socialement éclatée de chercheurs québécois ont permis de montrer notre ignorance collective ainsi que la désuétude des vieilles représentations mais elles n'ont pas encore permis d'articuler les connaissances acquises en un tableau satisfaisant qui rendrait compte de cet univers.

Aujourd'hui, les communautés amérindiennes du Québec s'inscrivent dans l'actualité politique, économique, sociale et idéologique de notre province, réclamant non seulement de la visibilité mais aussi de la place, de la légitimité et de la pertinence. Elles affirment des droits, fondés dans la préhistoire et dans l'histoire. Elles veulent participer au

devenir mais les groupes démographiquement majoritaires ont énormément de difficultés à articuler ces partenaires dans un projet commun de solidarité. 11 le faudra bien et cette articulation ne saura être positive que le jour où on admettra que la conjugaison des différences n'est pas un obstacle à la construction de l'harmonie. Il est vrai cependant qu'on ne peut conjuguer correctement que ce que l'on comprend bien, c'est pourquoi il est important d'investir de l'énergie dans ces efforts de meilleure compréhension de ce que nous sommes. Tous.

Norman CLERMONT

Archéologie préhistorique
Université de Montréal

CHRONOLOGIE

Esquisse des principaux chapitres de la préhistoire du Québec

[Retour à la table des matières](#)

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

BEAULIEU, Alain, *Les Autochtones du Québec*, Québec, Musée de la Civilisation et Éditions Fides, 1997, 184 p.

CHARLEVOIX, François-Xavier, « Dissertation préliminaire sur l'origine des Américains » dans *journal d'un Voyage*, tome III, 1-43, Nyon, Paris, 1744.

CLERMONT, Norman, « La préhistoire du Québec », *L'Anthropologie*, 1987, vol. 91, no 4, pp. 847-858.

CORBEIL, Pierre, *Bibliographie de la préhistoire du Québec et du Labrador*, Montréal, Université de Montréal, 1997, 77 p.

MARTIJN, Charles A., « Bits and Pieces, Glimpses and Glances : A Retrospect on Prehistoric Research in Quebec » dans P.J. Smith, D. Mitchell (eds), *Bringing Back the Past : Historical Perspectives on Canadian Archaeology*, Canadian Museum of Civilization, Mercury Series, Hull, 1998, no 158, pp. 163-190.

Recherches amérindiennes au Québec, 1971-1998. Cette société a publié dans sa revue et dans ses collections de monographies, un nombre important d'articles, de recueils, et d'ouvrages majeurs sur la préhistoire québécoise ainsi que sur divers thèmes de l'ethnologie.

« Les Indiens sont encore dans notre quotidien : tous ces toponymes sont amérindiens. »

© Norman Clermont